

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

L'Abeille.

6me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

6me. Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 2 MARS 1854.

No. 21.

REMARQUES SUR LES CROISADÉS.

Les Sarrazins après avoir noyé dans le sang la chrétienté d'Asie et celle d'Afrique, avaient attaqué la chrétienté d'Europe. Déjà d'innombrables hordes s'étaient emparées de la Sicile, avaient pénétré jusques aux Pyrénées et même jusqu'au centre de l'Italie. Ces barbares ne se proposaient rien moins que de soumettre à leur religion les trois parties du monde connu, non par la persuasion, mais par le poids meurtrier du cimetière, par l'abrogation des lois, la dégradation du genre humain et le mépris de toute humanité. Tout ce qu'il y avait de plus barbare était sanctifié par le zèle de l'Alcoran. Ces farouches conquérants massacraient impitoyablement tous leurs ennemis vaincus; on, par un traitement plus barbare encore, ils les réduisaient sous des chaînes à la condition des bêtes de somme. Le droit des gens, cette loi primitive et sacrée parmi les nations même en guerre, n'était aucunement révérend par ces violateurs enthousiastes de tout lien social et de toute religion.

Ce fut pour défendre leur foi et leur indépendance que les Chrétiens marchèrent contre ces fanatiques Musulmans qui voulaient imposer partout leur joug de fer et leur foi absurde. D'un autre côté n'était-il pas honteux que la terre auguste où le Sauveur des hommes est né, a vécu et est mort restât l'esclave des Fatémites ou des Turcs, et que le tombeau du Christ fût possédé et déshonoré par les disciples de Mahomet? L'avarice et l'oppression des Musulmans écrasaient chaque jour d'avantage, les chrétiens d'Asie et les pèlerins. Ces courageux voyageurs que nul obstacle n'avait arrêtés, après avoir versé d'abondantes larmes sur le St. Sépulchre, repartaient le cœur navré, et ne manquaient pas de redire aux chrétiens d'Occident, les infinies douleurs de leurs frères d'Orient. Ces lugubres peintures, souvent renouvelées pendant plusieurs générations, finirent par faire penser sérieusement aux moyens de secourir ces malheureux.

A ces motifs religieux, il faut joindre des motifs temporels non moins pressants

ni moins légitimes. Les Turcs Seljoukides avaient conquis les plus belles provinces de l'Asie-Mineure; des hordes innombrables de barbares menaçaient d'envahir toute la Chrétienté, et déjà nous les avons vus maîtres de l'Espagne, de la Sicile et de l'Italie méridionale: ils avaient été rencontrés par Charles Martel dans les Gaules. L'Empereur Alexis Comnène sollicitait vivement le secours des Latins contre ces formidables ennemis. Constantinople elle-même se trouvait attaquée sur tous les points; et les peuples de l'Europe effrayés, regardaient comme prochaine la chute de la ville de Constantin, dernier boulevard de l'empire des Césars. D'un autre côté les Musulmans avaient fermé l'Isthme de Suez la clef du commerce de l'Europe et de l'Asie: que serait donc devenue la liberté de l'Europe, qui, des cinq parties du monde la plus puissante et la plus civilisée, a droit, vis-à-vis des autres, à une sécurité complète et à une grande liberté d'action, si l'existence de la domination musulmane s'était prolongée dans les contrées d'où les Croisades voulaient les chasser?

Telles furent les principales causes des Croisades. Les Chrétiens portèrent leurs armes en Asie, sous la seule inspiration de l'honneur, de l'humanité et de la religion. Pourquoi donc furent-ils si malheureux dans leurs entreprises?

Malgré la sagesse et la capacité de quelques chefs, un grand nombre de croisades se livraient à toutes sortes de désordres, et aux plus infâmes débauches. Après la mort de Godefroy de Bouillon, les princes, les rois eux-mêmes n'eurent plus la magnanimité et l'héroïque élan de leurs pères. Bientôt le luxe et les mœurs de l'Orient amoindrirent le courage des nouveaux défenseurs de la croix, qui perdirent de vue leur sainte entreprise. La piété si vraie, les vertus si intéressées des premiers croisés avaient relevé leur valeur aux yeux des Mahométans; mais quand les grands exemples des Godefroy, des Raymond, des Tancred furent oubliés de leurs imprudents successeurs; quand les nouveaux croisés sacrifièrent aux passions humaines, ils trouvèrent des rivaux dont la constance inébranlable fi-

nit par triompher de la fougue impétueuse des Francs, jadis irrésistibles. La première croisade avait conquis les lieux saints; la seconde ne put les sauver; la troisième ne put les reprendre; les autres se sont égarées hors de leur but, ou n'ont pas su y arriver; et jusqu'à St. Louis qui mourut sur la cendre à Tunis, et qui ne doit pas être mis au nombre des princes intéressés et ambitieux, toutes les expéditions furent perdues. Les premières entreprises de ce vertueux monarque furent couronnées de succès; mais la fortune ne fut pas longtemps favorable à ses armes. Dieu voulut le purifier et l'éprouver par le creuset des tribulations, qui furent pour le saint roi, la carrière des plus éminentes vertus, et une source féconde de mérites.

La chaleur brûlante du climat, la disette d'eaux salubres, la corruption des vivres avaient frappé l'armée d'une maladie dont son auguste chef, plusieurs princes et plus de la moitié des soldats furent les malheureuses victimes. Alors les Français abandonnèrent toutes leurs possessions en Asie, et la Terre-Sainte retourna au pouvoir des Turcs.

Mais ce n'est pas par le succès qu'il faut juger une entreprise. Souvent, dit Michaud, un grand événement prépare des résultats, qui pour être éloignés, n'en sont pas moins importants.

Il est vrai que les croisades devaient coûter des sommes immenses, qu'elles coûtèrent la vie à deux millions d'hommes, et qu'elles furent sans résultat durable et positif en Asie. Mais si l'on considère les avantages de tous genres qu'elles ont produits en Europe, on se convaincra facilement que les résultats définitifs de ces expéditions religieuses ont été plus favorables aux peuples civilisés, que les revers ne leur ont été nuisibles.

Elles sauvèrent le Christianisme et la civilisation; elles retablirent en Europe la tranquillité publique, en éloignant les seigneurs, qui, pour aller exercer leur valeur contre les Sarrazins, délivrèrent leur patrie de leur funeste présence. Elles furent l'époque de l'affaiblissement du système féodal, de l'agrandissement de la puissance politique et des richesses du

olergé; l'époque de la perfection de la chevalerie et l'origine des armoiries.

D'un autre côté, la nécessité de transporter les armées en Palestine, fit faire naturellement de grands progrès dans l'art de la navigation; et le goût de l'Europe pour les mœurs et les délicatesses d'Orient fit augmenter rapidement le commerce.

Enfin, les communications des Croisés avec les peuples de la Grèce, firent renaitre le goût de la peinture, de la sculpture et de l'architecture dont les soldats de la croix avaient admiré les chefs-d'œuvre en Orient. Elles amenèrent encore la renaissance des lettres, des beaux arts et des sciences. Ce fut pendant les croisades que furent fondées les principales universités de l'Europe, celles de Paris, de Bologne, de Prague, d'Oxford, de Padoue de Naples, de Vienne, de Salamance, de Cambridge, de Lisbonne &c. où accoururent tout à coup plus d'étudiants, qu'on n'en avait vu autrefois dans Athènes, en Egypte, et dans aucun pays du monde.

A la fin de ces expéditions religieuses, les puissances Musulmanes tombaient en décadence. Aucune de ces puissances n'a pu se relever avec éclat depuis cette époque. L'Islamisme a perdu sa force; les institutions qu'il a fondées n'ont fait que dépérir. Les tentatives de réforme et de renouvellement social en Asie n'ont abouti qu'à rendre plus rapide et plus complète la chute de l'empire du Coran. C'est en vain que la loi du prophète arabe s'efforce de retenir l'Orient qui lui échappe: la loi chrétienne victorieuse va commencer de nouveaux destins pour ces lointains pays d'où elle nous est venue.

Outre ces résultats généraux et communs à toute l'Europe, chaque partie de ce continent dut aux croisades des avantages particuliers. En France, les croisades contribuèrent à l'affaiblissement des grands vassaux, tandis que le système féodal ne reçut presque aucune atteinte en Allemagne. Ce fut pendant cette époque qu'on vit sortir du sein des désordres politiques qui déchiraient cet empire, la célèbre Confédération germanique qui subsista jusqu'au siècle dernier. Les habitants des rives de la Vistule, du Prégel, du Niémen entrèrent dans la république chrétienne et firent partie de l'association allemande. A l'aspect de la croix, des villes sortirent du sein des déserts et des forêts; telles que Dantzick, Thorn, Ubing, Koenigsberg & la Finlande, la Lithuanie, la Poméranie, la Silésie devinrent sous l'étendard du Christ des provinces florissantes. On vit naître de nouveaux peuples, se former de nouveaux états, et pour achever ces prodiges, les armes des croisés marquèrent la place où devait s'élever une

monarchie que le moyen-âge n'a point connue, mais que les temps modernes ont vu tout à coup monter au rang des grandes puissances de l'Europe: je veux dire cette monarchie prussienne, qui, jusqu'au 14^e siècle, fut séparée de la chrétienté par l'idolâtrie et par des mœurs sauvages.

Ce fut pendant cette époque que les villes maritimes de l'Italie, Pise, Gènes, Venise, parvinrent au plus haut degré de prospérité. En Espagne, et en Allemagne on vit la liberté jeter de profondes racines, et présider aux institutions naissantes; en France et en Angleterre, la puissance des princes s'élevait, tantôt s'affranchissant de toute entrave, tantôt limitée par de sages lois. En Italie, florissaient le commerce, les arts et les sciences; dans la Grande-Bretagne, l'industrie ne fit aucun progrès, jusqu'à ce que les rapports fréquents, ou plutôt continus de ses habitants avec les peuples du continent, introduisissent dans cette île le goût des arts et du commerce.

Enfin les principes ou les germes de la civilisation au temps des Croisades, ont été, dit un célèbre historien, comme ces semences que l'orage emporte avec lui, et qu'il jette, les unes dans des lieux incultes, où elles restent ignorées et stériles; les autres sur une terre propice, où l'action du soleil, une heureuse température, et la fécondité du sol, favorisent leur développement et leur font porter des fruits.

Tels furent les avantages immenses et permanents des croisades, appelées le fléau du moyen-âge par les philosophes du 18^e siècle.

Il n'appartient qu'à ce siècle impie où toutes les idées semblent avoir été bouleversées, de mettre en doute la noble et généreuse idée qui décida de ces expéditions religieuses, et d'en contester les immenses résultats, qui, aux yeux de tout homme impartial, l'emportent de beaucoup sur le mal dont ces guerres ont pu être la cause.

A. T. de Cocknigan.

L' Abeille.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC. 2 MAI 1854.

L'histoire du Canada, avons-nous dit, est remplie de récits émouvants. D'abord, rien de plus grand, de plus hardi, de plus poétique que la découverte du Canada; l'entrée d'Énée dans le Latium, chantée même par la bouche harmonieuse de Virgile, ne saurait rivaliser en intérêt avec cette découverte. C'est un intrépide marin, Jacques Cartier, s'aventurant au milieu des écueils sans nombre du roi des fleuves, fendant de vagues qu'aucun navi-

re n'avait encore sillonnées, donnant des noms à tous les lieux qu'il toucho, hivernant au milieu des sauvages, se rendant jus qu'à Hochelaga, et, du haut de la Montagne-Royale de l'île St. Marie, contemplant avec délices les vastes plaines du Canada. Non, le séjour d'Ulysse dans l'île de Calypso, la périlleuse navigation de ces héros n'ont rien de comparable avec les aventures découvertes du navigateur de St. Malo.

Toute la suite n'est pas moins intéressante. Debout sur le rocher qu'ombrage maintenant le drapeau britannique, Champlain, au coup d'œil prophétique, lit dans le magnifique panorama qui se déroule tout autour de Québec qu'ici doit être le siège d'un vaste empire. Puis, il commence sa laborieuse carrière dans ce pays par planter la vigne à la Basse-Ville; et, prenant la cognée et la bêche, il déclare aux antiques forêts du Canada une guerre qui se continue encore. Bientôt une moisson florissante couvre le terrain situé entre la citadelle et le parlement. Pour mieux montrer le héros, il fallut des adversités: la faim, le froid, la maladie éprouvèrent son courage. Ce n'est pas tout, sortant de leurs ténébreuses forêts, les hordes sauvages menacent de tout détruire: une lutte acharnée s'engage. Plus tard, il lui faut résister aux efforts combinés des sauvages et des Anglais, s'il succombe un instant, c'est moins devant ces étrangers que devant un fléau domestique, la famine, auquel nul courage ne saurait résister.

Avec Champlain les missionnaires arrivent en Canada. Hommes remplis de l'esprit de Dieu et de l'amour de leurs semblables, ils ne viennent pas exploiter les richesses du Nouveau-Monde, mais planter la vigne du Seigneur. Tremble, Satan, ton empire va cesser: depuis trop longtemps tu régnes en souverain sur les peuples des forêts; tremble, quelques hommes armés de la croix vont te déclarer une guerre à mort, et ta funeste puissance affermie, ce semble, par la durée des temps, va bientôt s'évanouir. Si dans le combat tes ennemis tombent sous la hache du sauvage, ne crie pas victoire, car de la terre fécondée par leur sang surgiront de nouveaux soldats du Christ. En répandant les lumières de la foi, les missionnaires font briller celle de la civilisation, et le sauvage en s'agenouillant devant la croix perd sa férocité.

En 1635, Québec est à la fois dans la joie, en voyant s'élever le collège des Jésuites, et dans le plus grand deuil, en perdant Champlain, le père de la patrie.

Les misères de toutes sortes endurées par les premiers colons forment un tableau lugubre qui cependant a son in-

général: la pensée que la conquête et l'établissement de cette terre ont coûté tant de travaux et de souffrances à nos pères, nous pénètre d'un amour plus vif pour notre pays.

Qui pourrait lire sans le plus grand intérêt la fondation de la colonie de Montréal? L'homme religieux y voit la réalisation d'une pensée toute sainte et toute spirituelle; le militaire, une habile et courageuse démarche pour arrêter à leur source les incursions fureuses des terribles Iroquois; le commerçant, le moyen d'un entrepôt vers lequel rayonnent aujourd'hui des chemins de fer et des canaux sans nombre; enfin le poète et l'historien peuvent s'inspirer à la vue de l'héroïsme et de la constance qui ont soutenu cette œuvre au milieu des difficultés et malgré des obstacles de toutes sortes.

Cinquante années à peine se sont écoulées depuis la fondation de Québec, l'immortel de Laval arrive et couvre le pays de nouvelles institutions. Rien n'échappe à sa sollicitude: d'un côté songeant aux intérêts spirituels du Canada, il fonde le Séminaire de Québec, dans lequel doit se former et se recruter un clergé indigène; de l'autre pour montrer qu'aucune œuvre n'est étrangère à son zèle, il élève une ferme modèle, fait instruire des forgerons, des maçons, des charpentiers, des architectes, des tailleurs, des cordonniers, tous gens nécessaires dans un nouveau pays, et qui jusqu'alors avaient fait défaut. On aime à parcourir les différentes phases de la vie apostolique de Mgr. de Laval, parce qu'elles nous montrent un homme généreux, pénétré de la sainteté de sa mission, fournir une carrière toute de dévouement, de sacrifices, de combats pour les intérêts de son peuple et la gloire de son Dieu.

L'année 1690 voit une faible colonie repousser une flotte considérable armée par les colonies anglaises dix fois plus nombreuses qu'elle. Ici, nous serions inconsolables de la perte de l'intrepide et aimable de Ste. Hélène, si plus tard nous ne voyons briller dans son frère d'Iberville ses vertus et son courage. Oh! comme l'on suit avec admiration ce héros qui promène son drapeau victorieux de l'Acadie à Terre-Neuve, et de Terre-Neuve à la Baie d'Hudson. Les exploits d'Achille pâlieraient devant ceux d'Iberville chantés par un Homère.

Au milieu du 18^{ème} siècle la guerre se rallume pour se prolonger pendant sept années entières. L'Angleterre a résolu d'envahir le Canada; elle arme sur tous les points de nombreuses armées. Dans ce danger pressant on voit le Canada, abandonné de la France elle-même réduite aux abois, appeler ses enfants sous les ar-

mes. Tous volent au secours de la patrie menacée; à 10 ans on ne se croit pas trop faible pour combattre, et Sparte n'eut pas rougi de compter au nombre de ses guerriers ces combattants improvisés. Cependant l'Anglais l'emportera, mais auparavant on le verra succomber à Oswégo, capituler à St. George; on assistera à Carillon où 20,000 anglais sont battus par les 4,000 braves de Montcalm. Est-ce tout non, avant de voir Wolfe tomber avec Montcalm sur les plaines d'Abraham, on le verra fuir à Montmorency, et lorsque les maîtres de Québec les Anglais se croiront désormais invincibles, la défaite les attendra sur le champ de Ste. Foy. Enfin les Canadiens succombent devant le nombre et devant la disette de provisions et de munitions; mais ils obtiennent une capitulation honorable.

A l'ombre du puissant empire auquel la Providence l'a assujéti, le peuple canadien croît peu-à-peu, malgré la jalousie et parfois le fanatisme du vainqueur. Ses institutions, sa langue, ses lois se conservent; sa religion surtout lui reste avec son principe d'unité et par conséquent de force et de salut, *Concordia salus*. Ce petit peuple abandonné de ses marchands, de ses magistrats, de ses guides ordinaires, se replie sur lui-même; trouve dans ses propres vertus, dans sa famille et dans sa patrie un élément indestructible de vie.

La religion s'empresse à lui former une nouvelle génération, qui, instruite dans les lettres et les sciences, le fait remonter à sa hauteur naturelle dans l'échelle sociale, et le prépare aux débats d'un gouvernement constitutionnel.

Depuis 1791, époque mémorable, on voit les Canadiens prendre part aux affaires publiques et ne se montrer inférieurs à personne en éloquence, en habileté financière et en pouvoir.

À deux reprises depuis la conquête, les Canadiens ont été appelés à combattre sous les drapeaux Britanniques, et jamais le drapeau blanc des Bourbons ne les trouva plus fidèles, plus actifs, plus courageux, plus dévoués que ne les trouverent les couleurs diverses de l'étendard du royaume-uni. En 1775 et en 1812, on put reconnaître sans peine les descendants des héros de 1690 et de 1759; Châteauguay rappela Carillon et Salaberry fut l'émule de Montcalm.

Aujourd'hui les 60,000 vaincus de 1759 sont au nombre de 700,000, forts de leur origine, de leur langue nationale et de leur religion, montrant avec orgueil leurs nombreuses institutions, leurs hommes d'état, leurs journalistes, leurs magistrats, leurs historiens, leurs savants, leurs commerçants, leurs artistes en tous genres.

Maintenant, quel est le Canadien qui

n'aimera à étudier cette histoire et qui ne s'empressera d'apporter une pierre ou un grain de sable à cet édifice? Qui ne déploiera de tout son cœur la perte de ces monuments qui sont comme les titres de noblesse d'une nation? Mais aussi, qui n'espérera voir renaître de ses cendres la belle collection de la Chambre?

En terminant cet article, qu'il nous soit permis d'exprimer à nos confrères et à nos savants et zélés correspondants un vœu que nous suggère la circonstance. *L'Abécaille* accueillerait avec plaisir des correspondances sur notre histoire nationale; celle-ci renferme, comme nous venons de le voir, bien des sujets propres à exercer la plume de nos collaborateurs. Ils y trouveront un champ infiniment plus vaste que nous n'avons pu le dire dans ce tableau dont nous sentons toute l'imperfection.

Décédé le 24 février, à la Longuepointe, près de Montréal, Mr. J. B. Kelly, V. G. ancien curé de Sorel, à l'âge de 70 ans. Il était de la caisse ecclésiastique, de la société des trois messes et de la Congrégation du Petit-Séminaire de Québec.

Dimanche soir, un commencement d'incendie dans la maison de M. Ph. Méthot, sur le cap, a prouvé encore une fois le danger des fournaises *mal construites*. On s'est heureusement réussi à en arrêter les progrès. Il faut espérer que cet accident et bien d'autres du même genre, sans compter l'incendie du Parlement, feront enfin ouvrir les yeux sur l'imprudence avec laquelle on a souvent mis les conduits de chaleur en contact avec du bois.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ANGLETERRE. Trois bataillons des gardes et six régiments de ligne ont dû s'embarquer le 11 pour la Méditerranée. Le nombre total de troupes anglaises qui devait être expédié est de 10,000 hommes, et pareil nombre sera tenu prêt à embarquer.

FRANCE. Le gouvernement français fait avec des arrangements financiers étendus la Banque de France, pour faire face à la guerre qui approche.

L'occupation de la Nouvelle-Calédonie par les Français est confirmée.

RUSSIE ET TURQUIE. Le comte Orloff a laissé Vienne directement pour St. Pétersbourg. Sa mission a échoué.

Sur le Danube, il y a eu une rencontre assez sanglante à Guirgevo, mais sans aucun résultat. On s'attendait de jour en jour à une nouvelle attaque contre Kalafat. Des avis du Danube annoncent positivement une victoire remportée par les Turcs entre Calatz et Ibraïa (sur le bas Danube).

CHINE. Nous avons des nouvelles de la Chine jusqu'au 27 décembre. Ningpo et Amoy sont tranquilles. Les insurgés ont brûlé une grande partie de Shanghai, et ont pris Peking, capitale de l'empire.

DE LA MANIÈRE QUE L'ON FAIT LA CHASSE AUX OURS, EN ESTÉ ET EN HYVER, ET DE CELLE DES ORIGINAUX EN HYVER. DESCRIPTION DE CET ANIMAL. 1702.

Je partageois le temps du mieux qu'il m'estoit possible dans le séjour que j'ay fait dans la Nouvelle-France, j'y menageois plusieurs moments que je donnois entièrement au plaisir de la chasse; un jour on m'en proposa une où il y avoit long-temps que j'aspairois d'aller, j'y fus en effet; et je crû bien que se seroit la dernière fois de ma vie, on me mena pour cet effet dans un endroit où on trouvoit des ours en abondance d'une grosseur extraordinaire, pour procéder à cette chasse aux ours nous nous mîmes en estat de combattre, puisquo c'est plus tost un combat qu'une chasse, nous nous armâmes tous d'un bon fusil, d'un couteau de chasse, et d'une bonne bayonnette, à l'approche de ces animaux nous leur lâchâmes une bordée de coups de fusils qui ne leur fit point de mal; mais qui les yrrita beaucoup et les fit accourir sur nous avec une grande furie, nous fîmes avec diligence nostre retraite sur des certains arbres qui branchoient de bas, estant montez dessus nous gagnâmes le haut avec vitesse, nous mîmes la bayonnette au bout du fusil, nous l'acciochâmes une branche, et en mesme temps ayant en main le couteau de chasse, en cette posture nous attendions les ours qui ne manqueroient pas de venir sur nous avec furie, Je t'avoie que j'eus grande peur en ce moment de voir monter ces animaux, qui malgré leur grosseur ne laissoient pas de grimper aussi vite que le peuvent faire des chats, néanmoins les chasseurs qui estoient avec moy me rassurèrent, en me remontrant que nous les vainerions infailliblement en leur coupant seulement une patte, en effet à mesure qu'ils approchoient au moindre coup de couteau qu'ils recevoient sur les pattes, ils tombent rudement à terre en hurlant de toutes leurs forces, aussitost quelques chasseurs accouroient et leur enfoncoient la bayonnette dans la gorge, ce qui les faisoient facilement expirer à nos yeux.

Ces animaux ne sont à craindre que quand on les attaque, autrement ils passent assés pres de vous aussi doucement que des Brebis sans faire aucun mal, Ils sont d'un noir de geay, et d'une graisse extraordinaire, nos sauvages ont un instinct meilleux pour connoistre,

les arbres où ses animaux se retirent pendant l'hyver; ils ne font que donner un coup de hache sur un arbre où ils jugent qu'il y en a de nichés, aussitost les ours descendent, et les sauvages plus alertes que gens du monde, remontent et font la manœuvre que je viens de te dire que nous fîmes, c'est de la manière que se fit la chasse d'esté que l'on fait plus rarement que celle d'hyver.

On en use d'une autre façon en hyver, les sauvages les plus superstitieux de tous les hommes et plus amateurs de la chasse à l'ours que d'aucun autre animal se disposent ainsi à la chasse des ours pendant les froids les plus rigoureux, apres avoir chanté et dansé dans la cabanne du chef plusieurs nuits, ce mesme chef jéne une certaine quantité de jours se mettant en teste que cela lui fera deviner où il y a beaucoup de ces animaux et qu'il trouvera facilement le lieu de leur retraites qui est ordinairement dans le creux d'un gros arbre où ses pauvres animaux passent tout l'hyver sans manger quoy que ce soit, se contentant de lecher seulement leurs pattes, ce qui les sustantent aussi bien que la meilleure nourriture, puisqu'il est vray qu'ils sont beaucoup plus gras en cette saison qu'en esté.

Dès que les chasseurs sont arrivés où ils ont jugé faire bonne chasse, ils dressent une cabanne pour s'y rejouir et chanter jusqu'à la pointe du jour, dès le moment qu'il paraît ce chef prend son essort, et fait une tournée qui contient environ deux lieues, ce qui sert de bornes à ses camarades qui sont obligés de ne pas passer outre alors ils battent cette étendue de pais jusqu'au soir, observant le jeûne toute la journée en ne prenant rien qu'ils ne soient à la cabanne, où ils apportent les ours qu'ils ont tuez, et après avoir mangé avec l'appetit d'un chasseur qui n'a rien au ventre, ils allument leurs pipes ou callamets, se mettent à chanter et à faire des extravagances autour de ces animaux en leur faisant entrer de la fumée de tabac dans les narines et dans la gueule, en les priant de n'estre point fâché de ce qu'ils les ont tuez; ny de ce qu'ils ont envie d'en tuer demain encore d'avantage.

Comme je voulois sçavoir un peu de tout, je priay les mesmes chasseurs de me mener à la chasse de l'original, quand nous fûmes dans les endroits où on trouve facilement de ces animaux, nous nous cabanâmes, et nos gens mirent tous des Raquettes aux pieds sans quoy nous ne pouvions pas marcher sur la neige, nos meilleurs coureurs marchèrent devant pour chercher des pistes fraîches, Ils ne marcherent pas bien long-temps sans nous donner avis qu'ils en avoient trouvez,

nous les joignîmes et nous arrivâmes dans un endroit où il y en avoit bien une trentaine en trois bandes qui estoient enfoncées dans la neige jusqu'au poitrail, un verglas qui estoit sur cette neige leur coupa les jointures ce qui la randoit toute teinte de leur sang, nous leur lâchâmes quantité de coups de fusil, et nous en tuâmes autant qu'il y en avoit: quelques jours après il nous prit envie d'y retourner, mais il n'en fut pas de mesme, parceque le verglas estoit fondu et la neige devenue molle, ce qui faisoit que ces animaux estoient en estat de disputer leur vie, aussi en trouvâmes nous beaucoup d'avantage. Et nous en trouvâmes moins par la facilité qu'ils avoient de faire retraite, quelque-uns se mirent si fort en furie qu'ils reuvenoient fort souvent à la charge sur nous, et il y en eut un qui s'acharna tellement sur un des nostres qu'il le soula fort avant dans la neige, et apres l'avoir bien des fois retourné avec son bois, il ne le laissa que lorsqu'il eut expiré sans qu'il nous fut possible de lui donner aucun secours.

Cet animal est grand comme le plus fort mulet qu'on puisse imaginer, il porte un grand bois plat, qui peze du plus au moins. Suivant l'âge qu'ils ont, il y en a qui peze trois cent, d'autres quatre, et quelque fois jusqu'à cinq, Son poil est fort long, et sa peau estretement dure, dans la belle saison où il n'y a pas de neige, il trotte extraordinairement, et son trot est égal à la course du cerf.

J'ay voulu voir ces classes deux ou trois fois, mais je t'assure qu'il ne me prit plus envie d'y retourner, y en ayant beaucoup d'autres où il n'y a que du plaisir et aucun risque à courir, je t'informe de ce, par ce que je sçay que ta passion dominante est la chasse. Je crois t'en avoir assez dit, adieu. . . .

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. F. Aubé.
Chez les Externes, M. P. Saucier.
Au Séminaire de Saint-Hyacinthe, M. T. Provost.
Au Collège de l'Assomption, M. A. E. H. Tranchemontagne.
Au Collège de Ste. Anne, M. Arth. Casgrain.

J. B. MARCOUX, Gérant